



UN SOIR EN CANOT

Pour me charmer murmure encore,
O mon aimable Saint-Laurent,
Si tu veux que jusqu'à l'aurore
Mon canot suive le courant.

Oui, que ta vague la plus tendre,
Sous les frais baisers du zéphyr,
A mon oreille fasse entendre
Son plus harmonieux soupir.

Que j'aime, lorsque tout sommeille,
Hormis l'étoile, qui, la nuit,
Semble sur nous un œil qui veille,
Rêver sur l'onde qui s'enfuit !

Que j'aime, quand je te caresse
Amoureuusement de la main,
Te voir, comme ému de tendresse,
Soulever mollement ton sein !

Que j'aime, accompagnant ta vague,
Voir, en déroulant leurs splendeurs,
Tes bords se perdre dans le vague
Des ténébreuses profondeurs !

Quelquefois, auprès de la rive
Dont j'écoute les doux accords,
Dans ma nacelle qui dérive,
Au roulis des eaux je m'endors.

Tandis que, ravi, je contemple
Les beautés sublimes des cieux,
Ce grandiose et vaste temple
Où par l'astre Dieu parle aux yeux ;

Tandis qu'un rocher, noir panache
Narguant le front des horizons,
A son épaule immense attache
Une épaulette de rayons ;

Comme un doux coursier dont les rênes
Flottent librement sur son cou,
Dans la nuit sombre tu m'entraînes,
Et me portes je ne sais où.

Ah ! que ton flot caresse encore
Les flancs de mon léger vaisseau,
Et me berce jusqu'à l'aurore
Comme un enfant dans son berceau !

Et ne crains pas de me déplaire
En me faisant suivre ton cours ;
Car, partout, la rive m'est chère :
Elle est le nid de mes amours.

Albert Flandrin

LE PORTEFEUILLE

RÉCIT D'UNE ROBE DE BAL

Du temps de l'histoire que je veux vous conter, j'étais une belle robe blanche, très fraîche, une robe aux volants de satin cachés sous un nuageux fouillis de dentelles. J'avais grand air. Le jour où elle me mit pour la première fois, la jeune Elise de B...., en s'admirant dans la glace, déclara *in petto* qu'elle n'avait jamais eu parure plus seyante.

Elise était une belle grande jeune fille dont les vingt ans fleuris, dédaigneux de l'ombre, voulaient pour s'épanouir les scintillements d'un bal et les agréments d'une toilette ravissante.

Comme elle était la fille unique et charmante d'un père fort riche, qui lui passait toutes ses fantaisies, — tenant ainsi à la distraire du vide de la maison paternelle, où, seule, une gouvernante anglaise remplaçait une bonne mère, morte trop tôt — Elise goûtait fort souvent le plaisir d'aller danser.

Cette Elise était, vous le voyez, une heureuse jeune personne. Le moindre de ses souhaits se trouvait exaucé avant même qu'elle se fût donné la peine de le formuler.

Un jour, elle eut le vague désir d'une robe de satin blanc et de dentelles, pour aller à un bal officiel ; je fus créée. Je sortis, véritable chef d'œuvre d'élégance et de grâce, des mains du célèbre couturier X.... (Je dois taire son nom ; je craindrais que mon indiscretion ne le fit se souvenir de moi... Et je suis si fanée, hélas !...)

A ce fameux bal officiel, Elise et moi, nous eûmes un succès énorme. On s'extasia sur le teint velouté de la jeune fille et sur la merveilleuse finesse de mon tissu ; elle, fut déclarée exquise, et moi, idéale.

Sur ce beau triomphe, je dormis six mois au fond d'un grand carton.

Une fantaisie d'Elise vint me tirer de ce long sommeil. Elle résolut de me faire paraître à un bal donné par la marquise de R...., cette aimable femme qui a eu le mérite assez rare de savoir vieillir sans jalouser cette jeunesse à qui elle ouvrirait ses salons avec une joie très franche.

Mais, dès que, tirée hors de mon carton par les mains de la femme de chambre, j'apparus aux yeux d'Elise, ce fut un cri : " Oh ! l'horreur ! Il faut m'arranger ça !... " Hélas ! j'étais déjà passée de mode !

Bien vite, on me porta chez une couturière qui s'engagea à me rajeunir et à donner un nouveau tour d'élégance à mes plis bêtement affaissés. Il fut également convenu qu'on renouvelerait mes dentelles. Le traité débattu, je restai aux mains de la couturière.

On s'empressa autour de moi, on me découisit, on me donna une coupe nouvelle, puis on me recousit.

Je me laissai faire docilement, heureuse d'être ainsi rajeunie. Puis, l'ouvrière qui s'occupait le plus particulièrement de moi me plaisait infiniment. C'était une grande jeune fille, à l'air triste et doux. Bien qu'elle n'eût que vingt-et-un ans, on lui en aurait donné presque vingt-cinq, tant elle était sérieuse et fatiguée, avec son teint plombé par les veilles et son attitude douloureuse, qui lui courbait pitoyablement les épaules sous l'étoffe limée de son étroit corsage noir.

Elle sentait la pauvreté et le malheur. Tout un poème lamentable se lisait dans son regard et sur son front déjà coupé d'une ride profonde. Vraiment, cette jeune fille faisait peine à voir. D'autant plus qu'elle travaillait comme une fée ; c'est même à cause de son habileté qu'on m'avait confiée à elle. Elle me maniait si doucement, si délicatement, que le contact de ses doigts, tout piqués par l'aiguille, m'occasionnait une exquise sensation de bien être.

Un matin, comme les ouvrières arrivaient à l'atelier, j'entendis l'une d'elle dire à la maîtresse couturière :

— Vous savez, madame, aujourd'hui, il ne faut pas compter sur Marie pour la robe de mademoiselle Elise de B.... Elle doit demeurer auprès de son petit frère qui est très malade.

La maîtresse eut une affreuse exclamation de contrariété. Après réflexion, elle eut une subite résolution :

— Eh bien, dit-elle d'un ton décidé, qu'on lui porte cette robe au plus vite. Il n'y a plus à s'occuper que des garnitures, elle pourra certainement les poser chez elle. Elle est suffisamment soigneuse et habile pour que j'aie toute confiance en elle.

Ce qui fut dit fut fait.

Et voilà comment, moi robe de bal en satin blanc, ornée de dentelles et de rubans, je me trouvai un beau matin entre les mains de la pauvre Marie, dans une misérable mansarde sous les toits.

Bien misérable, en effet, la mansarde. A peine les quelques meubles nécessaires. Tout au fond de la pièce, deux lits grossiers, dans un desquels se trouvait couché un enfant de six à sept ans, tout grelottant de fièvre. Près de la porte, l'armoire au linge, un meuble lourd, aux pieds vermoulus. Deux chaises se faisaient vis-à-vis. La table de travail, — une table en bois blanc, — s'étalait, toute chargée de pelotons et d'objets nécessaires à la couture, dans la largeur de la fenêtre grande ouverte, exposée au plein jour tombant du ciel tout proche.

... Neuf heures du matin. J'étais étalée sur les genoux de Marie, qui ajustait mes volants d'une main habile. L'aiguille courait fièvreusement dans mes plis soyeux. Il n'y avait dans la chambre

d'autres bruits que ce léger cliquetis de l'outil contre le dé et le souffle court, légèrement oppressé, de l'enfant endormi tout au fond de la pièce dans l'ombre de son petit lit aux minables rideaux clos.

Soudain, une larme roula, perle brillante, sur un de mes volants... Marie pleurait.

Prise d'un subit accès de désespoir, qui lui envahissait le cœur, sans doute sous une poussée violente de douloureuses pensées, elle cessa de travailler, me posa sur la table devant laquelle elle se trouvait installée, et, se prenant nerveusement la tête entre les mains, elle éclata en sanglots... Ses pleurs, sans doute, éveillèrent le petit malade, car, tout à coup, une voix oppressée s'éleva, interrogative, du fond de la chambre.

— Pourquoi tu pleures, sœurlette, dis...

Et comme Marie ne répondait pas, l'enfant insista :

— Dis, sœurlette, pourquoi ?... Ben, alors, viens m'embrasser !...

Marie se leva et s'approcha du lit. Elle embrassa l'enfant et le câlina doucement pour qu'il se rendormit.

Lorsque le malade eut retrouvé le sommeil, Marie s'immobilisa à le contempler avec une lueur d'infinie mélancolie dans ses prunelles mouillées. Et je l'entendis qui murmurait tout bas, par phrases entrecoupées :

— Mon cher petit Pierre !... Dieu veuille te guérir et me donner la force d'accomplir bravement la tâche qui s'est imposée à moi, depuis que, nos parents morts, je suis restée ta seule protectrice... Mais qui sait si le chagrin et les fatigues ne viendront pas à bout de mon courage ! J'ai tant souffert déjà !... Le métier est si rude et l'argent si difficile à gagner !... Ah ! si j'avais quelque argent, tu ne souffrirais plus, va, cher petit, et je te ferais soigner, tu guérirais ; et je ne pleurerais plus...

Son regard humide fit désespérément le tour de la chambre et vint s'arrêter sur moi, nonchalamment affaissée sur la table de travail, dans la neige éblouissante de mes volants.

... Et ma robe ?... reprit alors Marie. Il me faut la finir promptement, si je veux toucher ma paye. Et j'en ai tant besoin pour acheter quelques médicaments à ce cher petit Pierre... Puis le loyer ! Je dois deux termes déjà... Qui sait si bientôt on ne nous mettra pas dehors !...

Marie poussa un profond soupir et vint se remettre au travail. A peine y était-elle qu'on frappa à la porte. Grande fut sa surprise, lorsqu'ayant été ouvrir elle se trouva en présence de deux dames : mademoiselle Elise de B.... et sa gouvernante.

— Mademoiselle, dit Elise en présentant à la jeune ouvrière un petit paquet élégamment attaché par des faveurs, je vous apporte les dentelles dont vous aurez à garnir ma robe. Comme je tenais à ce qu'elles fussent posées sans retard, et que je savais par votre maîtresse que ma toilette était ici, je n'ai pas hésité à monter chez vous...

Si mademoiselle Elise n'avait pas été une personne aussi bien élevée et gracieuse, également polie avec les gens de son monde et les malheureux, elle aurait certainement ajouté : "... mais c'est bien haut, chez vous," car elle était tout à fait essoufflée de l'ascension des six étages. Marie offrit les deux chaises de son logis et, tandis qu'elle reprenait haleine, mademoiselle Elise jetait des regards discrets autour d'elle, prise de pitié pour la navrante misère qu'elle devinait. Son bon cœur se serra à la vue du petit Pierre ; et à voir les yeux rouges de l'ouvrière, elle comprit que la grande sœur avait pleuré tout récemment.

Lorsqu'elle eut terminé la petite étude de ce drame intime, elle se promit bien d'y intervenir d'ici quelques jours, en jouant aussi son petit rôle, sous couleur de Providence. Puis, au moment de partir :

— N'oubliez pas, mademoiselle, dit elle à Marie, que je compte sur ma robe pour huit heures, ce soir... neuf heures au plus tard...

— Soyez tranquille, mademoiselle, répondit respectueusement l'ouvrière ; je vous la porterai dès qu'elle sera terminée ; vous l'aurez sûrement vers neuf heures.

Alors, ayant remercié Marie de son hospitalité, mademoiselle de B.... s'en alla avec sa gouvernante, une respectable *mies* à l'allure guindée.